
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 23/3 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.3.60435

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

1945 wurde dann die Identitätskrise allmählich offenkundig: Frankreich war zu einer Mittelmacht geworden; gleichzeitig war aber erstmals im diesem Jahrhundert seine Sicherheit gewährleistet. Abhängigkeit war der Preis, war aber auch Voraussetzung für die Modernisierungspolitik (Marshall-Plan). Der Prozeß der inneren Adaptation brauchte seine Zeit. Modernisierungspolitik im (west-)europäischen Rahmen und überholte Kolonialkriege gingen noch eine Weile parallel. Das Suez-Debakel von 1956 war letzte Manifestation alter britisch-französischer Machtpolitik, ihr Fehlschlag hat den Aufbau des deutsch-französischen Europas beschleunigt. De Gaulle hat dann mit der monetären Stabilisierung die französische Modernisierung ökonomisch solide begründet und mit dem Ausbau der Force de Frappe die verletzte französische Identität gestärkt. Aus der Phasenverschiebung zwischen den drei analytischen Elementen erklärt sich auch das Paradox, daß nämlich Frankreich nie pazifistischer war, als in der Zeit seiner größten Unsicherheit, den 30er Jahren, und daß es niemals wachsamer hinsichtlich seiner militärischen Macht war, als zu einer Zeit, in der seine Sicherheit optimal durch das atlantische Bündnis gesichert war.

Franks brilliantes Buch wird – wie die wenigen hier angeführten Analyse-Ergebnisse und Interpretationen bereits zu zeigen vermögen – mit Sicherheit die Diskussion sowohl in methodischer wie in inhaltlicher Hinsicht stimulieren. Es ist fraglos ein überaus gewichtiger Beitrag der französischen Geschichtsschreibung der Internationalen Beziehungen.

Klaus-Jürgen MÜLLER, Hamburg

Heinrich August WINKLER unter Mitarbeit von Elisabeth MÜLLER-LUCKNER (Hg.), Die deutsche Staatskrise 1930–1933. Handlungsspielräume und Alternativen, München (R. Oldenbourg) 1992, 291 p. (Schriften des Historischen Kollegs, Kolloquien, 26).

Comme le note K. Schönhoven, les questions posées dans les nombreuses publications portant sur la fin de Weimar sont toujours les mêmes: qui a causé sa chute? Qui a ouvert la voie aux nazis? La fin était-elle inéluctable? Etc., etc. ...

Les contributions de ce colloque introduit par H. A. WINKLER s'articulent autour de cinq points. Les discussions auxquelles ont participé quasi tous les ténors des différentes thèses en présence sont également reproduites. Chacun est d'ailleurs resté sur ses positions.

G. SCHULZ a insisté dans sa contribution sur l'état physique de Hindenburg comme facteur important de la fin de Weimar. E. KOLB souligne que rien n'était joué avant l'arrivée de Hitler à la Chancellerie, les institutions n'étant pas été détruites. D'autres intervenants rappellent les dates à leurs yeux cruciales sous Brüning et Papen. H. MOMMSEN accorde une place particulière au »Preussenschlag« de juillet 1932; il estime aussi que le DNVP a fini par appuyer le NSDAP par crainte d'un retour au système parlementaire lors de jours meilleurs.

L'on a tenté aussi de relativiser l'importance du rôle des aristocrates et plus particulièrement des agrariens de l'Est. Pour W. ZOLLITSCH, ceux-ci se seraient isolés au point de devenir dépendant du NSDAP et de refuser la réélection de Hindenburg; il insiste aussi sur les divisions traversant l'aristocratie et sur la place de la petite noblesse qui finit par rentrer massivement dans les S.S.: 18,7% au sein des Obergruppenführer en 1938. J. KERSHAW met, lui aussi, l'accent sur la relative faiblesse des élites traditionnelles, incapables d'imposer un système contre-révolutionnaire, faute de retrouver un appui auprès des masses.

Le rôle des dirigeants des Eglises fut peu abordé. L'on retiendra néanmoins de l'intervention de K. NOWAK que les protestants constatèrent une progressive rupture de la parité à partir de 1930 et cherchèrent dès lors à se défendre. Néanmoins ils auraient plutôt fait du suivisme résigné en 1932–1933 par rapport à l'engagement d'une grande partie de leurs troupes et souvent de leurs pasteurs. K. SCHÖNHOVEN souligne de son côté que les évêques catholiques privilégièrent après 1932 la ligne droite du Zentrum, à l'instigation du Vatican, faisant ainsi passer au second plan les avertissements contre le danger nazi.

K. BORCHARDT reprend ses thèses bien connues à propos de la période de prospérité. Il souligne ici que la marge de manœuvre était trop étroite pour une autre politique économique de la part de Brüning. C. L. HOLTFREICH conteste que l'État ait vécu au-dessus de ses moyens avant 1930, avance que la politique de déflation de Brüning fut moins efficace que celle de dévaluation choisie par la Grande-Bretagne et les États-Unis. Il est suivi par P. KRÜGER et par H.A. WINKLER, ce dernier ajoutant que la priorité accordée à la politique extérieure rendit tout changement de politique économique impossible au début de 1932. H. A. TURNER ayant affirmé que la grande industrie n'avait pas lancé d'appels en faveur de Hitler, J. PETZOLD maintient la thèse contraire, J. JOHN ajoutant que les industriels n'étaient nullement aussi absents du contexte politique de 1930 à 1933.

C'est le débat sur le rôle et sur l'«immobilisme» du SPD qui a suscité le maximum d'interventions, ce qui ramena une nouvelle fois au premier plan ses rapports avec le KPD. K. SCHÖNHOFEN a présenté un texte très documenté, montrant que le SPD avait soigneusement analysé la situation avant de constater que la politique de la »Tolerierung« était la seule possible. Sa conclusion est partagée par la majorité des intervenants, y compris E. KOLB. Seul J. PETZOLD veut croire qu'une résistance était possible. Il fait le recensement de toutes les déclarations et actes du KPD qui, selon lui, auraient pu conduire le SPD à rechercher un accord avec lui.

Au total, un document excellent pour qui veut faire le point des thèses en présence à propos de cette période cruciale de la fin de Weimar.

Alfred WAHL, Metz

Russel LEMMONS, *Goebbels and Der Angriff*, Lexington (The University Press of Kentucky) 1994, 172 S.

Lemmons, Schüler von Jay W. Baird, porträtiert die Berliner NS-Zeitung »Der Angriff« von ihrer ersten Ausgabe am 4. Juli 1927 bis zur nationalsozialistischen Machtübernahme 1933. Der Gauleiter Joseph Goebbels hatte das Blatt nach dem Verbot der Berliner NSDAP vom Mai 1927 gegründet und damit der bis April 1928 illegalen Splitterpartei in der Stadt ein kleines, aber für ihren Zusammenhalt lebenswichtiges Kommunikations- und Propagandaforum geschaffen. Lemmons beschreibt, wie Goebbels das anfangs wöchentlich erscheinende, von Hitler zunächst nicht einmal als Gauorgan anerkannte Blättchen in dauernden Auseinandersetzungen mit dem Kampfverlag der Strassers und mit der Münchner Parteileitung zur Tageszeitung (1930) ausbaute und mit einer Auflage von über 100000 Exemplaren (1932) schließlich zu einem echten Faktor im politischen Leben der Reichshauptstadt machte.

Lemmons' zentrale und gut belegte These: »Der Angriff« wandte sich in erster Linie an die Arbeiterschaft. Goebbels richtete seine gesamte Propaganda darauf aus, die NSDAP als die einzige wahre »Arbeiterpartei« darzustellen. Seine Zielgruppe bildeten nicht etwa bürgerliche oder konservative Kreise, sondern eindeutig die bisherigen Anhänger der KPD und der SPD.

Nicht nur die Texte, auch die – meist von dem Goebbels-Freund Hans Schweitzer stammenden – Zeichnungen im »Angriff« wertet Lemmons aus. In Wort und Bild präsentierte das Blatt den Arbeiter durchweg als Helden und den SA-Mann durchweg als Arbeiter. So wurde zum Beispiel ein beim Berliner Verkehrsstreik im November 1932 in Zusammenstoßen mit der Polizei ums Leben gekommener NS-Mann zum Märtyrer für die Sache der Arbeiter. Goebbels' »Angriff« hatte in dieser Hinsicht, so Lemmons' fundiertes Urteil, mehr gemeinsam mit dem KPD-Organ »Rote Fahne« als mit Streichers »Stürmer«. Goebbels betrachtete sein Gauorgan, dessen Kopfzeile den Slogan »Für die Unterdrückten! Gegen die Ausbeuter!« trug, als Zeitung der Arbeiterschaft (»working-class newspaper«) und ermahnte seine